

PAUL VERCHÈRES

# Le mangeur de chair humaine



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-021

**Le mangeur de chair humaine**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 578 : version 1.0

# Le mangeur de chair humaine

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

L'histoire débuta d'une assez étrange façon.

Guy Verchères demeurait dans un chic appartement, mais dans un quartier mêlé, où les bourgeois voisinaient avec le peuple.

Et c'est un matin qu'arriva chez Guy, le réveillant de sa sonnerie impatiente, un homme que Guy ne reconnut pas tout d'abord.

– Oui ? Vous voulez me voir ?

– Bonjour monsieur Verchères. Vous ne me reconnaissez pas ?

– Non... je regrette... mais je ne vous reconnais pas.

– Théodule Rameau, votre épicer !

Guy, qui cherchait dans sa tête où il avait déjà vu cet homme, se souvint tout à coup.

– Bon ! Il me semblait que je connaissais votre

visage... Vous m'excuserez. Je vous vois toujours vêtu de blanc, n'est-ce pas...

— Oh, je comprends ça, monsieur Verchères. Ne vous excusez pas.

Guy ouvrit toute grande la porte de son appartement.

— Entrez, je vous prie.

L'épicier entra, et Guy le mena vers le salon.

— Maintenant, vous allez me dire quel bon vent vous amène...

— Je vais tout vous expliquer ça, et ça ne sera pas long...

L'homme avait un visage tellement sérieux, que Guy Verchères ne put s'empêcher de demander :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Un crime ?

Guy Verchères, devenu détective une fois abandonnée sa carrière de gentleman-cambrioleur, avait une réputation de détective hors-pair.

On signalait à son crédit de nombreuses

investigations toutes plus remarquables les unes que les autres.

Et sa question était la réaction bien normale à sa nouvelle profession.

Quand on venait le voir avec un visage aussi grave...

– C'est un crime ?...

– Oui... et non... Je ne sais... nous ne le savons pas...

– Qui, vous ?

– Les marchands des alentours, la concierge de la maison appartement d'en face, ici, et quelques autres personnes.

– Mais, expliquez-vous, qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne sais pas exactement, mais je crois que quelque chose de louche est en train d'arriver.

– Ah ?

– Oui. Nous voulons parler de Célestin Champoux.

– Qui est-il ?

- Vous ne le connaissez pas ?
- Non.
- Vous devez le connaître de vue. Il est très grand, très bien bâti, et il a une barbe rousse. On le voit souvent se promener, le long du parc, sur la rue Dale.
- Oui, oui, oui... je crois me souvenir, en effet, dit Guy. Il porte toujours un complet blanc, en été.
- Justement.
- Je l'ai souvent vu, oui. Qu'est-ce qu'il a ? L'épicier se gratta la tête.
- On ne sait rien au juste. C'est des suppositions, et c'est pour ça que je viens vous voir au lieu d'aller à la police.
- Ah tiens ?
- Oui, j'ai bien dit la police.
- Mais pourquoi ?
- Je vais vous donner les faits que nous possédons. Célestin Champoux est bien bâti, n'est-ce pas ?

- Oui, plutôt.
- Une constitution comme il s'en voit rarement.
- Oui, admit Guy.
- Si je vous disais qu'il n'achète jamais de nourriture ?
- Hein ?
- Il vit seul, en vieux garçon, et il n'achète jamais de nourriture...

Guy se mit à rire de bon cœur.

- Voyons, ce sont des racontars de quartier, dit-il. Un homme doit manger. Il va peut-être au restaurant...

Mais Théodule Rameau ne fut pas démonté.

- Je ne vous parle pas sans savoir.
- Non ?
- Non. Nous avons suivi Champoux...

Guy l'interrompit.

- Vous dites encore nous... Mais qui est-ce, exactement, que ce nous ? Et pourquoi ?

— Voilà, dit Rameau. C'est la concierge de l'appartement qui nous a signalé l'étrange chose. Puis, comme je vous disais, nous nous sommes mis à surveiller Champoux, avec les résultats que je vous dis.

— Et qui se résument... ?

— À ceci : il n'entre jamais de nourriture dans l'appartement de Célestin Champoux. Celui-ci ne va jamais au restaurant.

— Bon.

— La concierge, malgré que Célestin Champoux garde sa porte soigneusement sous verrou, et empêche quiconque d'entrer, a réussi à s'introduire dans la cuisine, pendant qu'il n'y était pas.

— Et puis ?

— Elle n'a jeté qu'un coup d'œil rapide, mais elle n'a vu aucune trace de cuisine récente... Célestin Champoux n'a même pas de chaudrons, ou autres ustensiles...

— Et le frigidaire ?

— Elle ne l'a malheureusement pas ouvert.

– Mais c’aurait été la première chose à faire !

– Elle ne l’a pas faite... que voulez-vous.

Guy se tenait le menton de sa main droite.

– Vous réalisez que c’est une étrange histoire que vous me racontez là ?

– Oui.

– Je n’y suis aucunement préparé. Vous arrivez, comme ça, en me parlant d’un homme qui selon toute apparence, ne mange pas...

– Oui.

– Vous accumulez des preuves en faveur de cette opinion, mais j’avoue que je crois rêver.

– C’est pourtant bien vrai.

– Oh, je ne doute pas que les apparences sont probablement telles... mais un homme bâti comme cet homme est bâti, il faut que ça mange... !

– Évidemment.

– Et s’il n’achète aucune nourriture, s’il ne mange jamais au restaurant...

– Nous l'avons surveillé étroitement...

– Il va peut-être manger chez des amis ?

Théodule Rameau sortit un papier de sa poche.

– Savez-vous ce que c'est, ce papier ?

– Non.

– C'est une liste détaillée des allées et venues de Célestin Champoux, durant une semaine.

Guy prit la liste et la consulta longuement.

Au bout d'une dizaine de minutes, il releva la tête.

– Vous avez bien raison, dit-il.

La liste indiquait qui avait surveillé Célestin Champoux, et de quelle heure à quelle heure.

On voyait que pas moins de six personnes s'étaient consacrées à cette besogne.

– Diable, dit Guy, vous avez établi un véritable réseau d'espionnage !

– Oui. Mais ça valait la peine.

– Au juste, dit Guy, le seul fait que Champoux ne semble pas consommer de nourriture est-il

vos préoccupations ?

Rameau se gratta la tête.

— Oui et non. Évidemment, c'est déjà quelque chose. Mais je ne crois pas que la seule curiosité me pousse.

— Non ?

— Non. Ce n'est pas mon genre. Il y a autre chose. C'est ce que cette absence de nourriture ordinaire dans sa maison semble impliquer, et un petit fait que je voudrais vous souligner.

— Lequel ?

Rameau prit la liste des mains de Guy Verchères.

Puis il indiqua deux items en particulier.

— Ceci, dit-il, ceci qui semble louche. Pouvez-vous l'expliquer raisonnablement, vous ?

« Ceci », c'était une liste de trois épisodes dans la vie d'une journée de Champoux.

À trois heures de l'après-midi, il avait rencontré un jeune homme.

À quatre heures, après avoir acheté des

journaux et avoir causé, toujours en compagnie du jeune homme, avec le commis du dépôt de journaux, Célestin était revenu chez lui avec le jeune homme.

À huit heures le lendemain matin, Champoux était allé marcher le long du parc.

Guy se fronça les sourcils, et relut plusieurs fois ces quelques paragraphes.

— Vous comprenez, maintenant ? dit Rameau. Vous pouvez comprendre mes inquiétudes ?

— Oui, dit Guy. Et je crois que tout ceci met une lumière assez douteuse sur toute l'affaire...

— Je le crois aussi.

Guy était soucieux, songeur. Il semblait inquiet surtout.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? Que signifient tous ces faits isolés ? À quoi en venir, si on fait enquête ?...

Rameau haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il. Mais je sais que quelque chose se cache là-dessous.

Guy eut une grimace.

– Vous réalisez quelle horrible découverte nous pouvons faire ?

Rameau ravalà sa salive.

– Oui, dit-il, je le comprends.

Guy Verchères mit dans sa poche le papier que lui avait tendu plus tôt Théodule Rameau.

Il se leva.

– Est-ce que je pourrais rencontrer tous ceux qui se sont occupés de cette affaire, vos amis, vos copains... ceux mentionnés sur cette liste ?

– Certainement. J'ai même prévu que vous aimeriez les voir, alors ils vous attendent chez moi.

– Bon, alors, allons-y !

## II

Le groupe de gens qui attendait Guy Verchères était la composition la plus hétéroclite qui puisse exister.

Et à songer que ces mêmes gens avaient pu, dans le cours des semaines précédentes, remplir d'aussi efficaces fonctions de policiers, de limiers, Guy Verchères fut épater.

D'abord, il y avait le premier visiteur de Guy Verchères, l'épicier Théodule Rameau.

Bedonnant, et de digne allure, il avait l'apparence pompeuse d'un dindon digne.

Il était âgé d'environ quarante ans, et l'attitude qu'il avait envers le reste du groupe indiquait immédiatement à Guy qu'il en était le chef, et l'inspirateur.

Venait ensuite la concierge de Célestin Champoux.

Une brave grosse femme, aux yeux rusés, qui tendit une large main masculine à Guy, lorsque les présentations furent faites.

Elle avait une voix rauque et joyeuse.

Venait ensuite Aristide Bureau, restaurateur, et un voisin de commerce de l'épicier Théodule Rameau.

Il était plus vieux que Rameau.

Grand et maigre, le visage aussi sérieux que son confrère.

Deux hommes assez jeunes étaient assis ensemble près d'une table, à l'arrière de l'épicerie Rameau.

L'épicier les présenta comme des voisins d'étage de Célestin Champoux.

L'un d'eux déclara :

– C'est moi qui me suis le premier aperçu de l'anomalie dans la vie de Champoux. J'en ai fait part à monsieur Rameau, et c'est comme ça que nous en sommes venus à notre investigation.

Celui-là se nommait Roger Marcoux, l'autre,

Albert Dubrûle.

Leur femme était avec eux.

Elles aussi, affirma Rameau, avaient participé aux investigations.

Un jeune garçon complétait le petit régiment.

Âgé d'environ seize ans, il se nommait Jacques Blanchet.

— Il nous a été très précieux, dit Rameau. Il avait le talent de se fourrer aux endroits les plus saugrenus pour épier Champoux.

Les présentations faites, Rameau expliqua brièvement ce qu'il avait dit à Guy Verchères, et Guy s'empressa d'exprimer son opinion.

— Ainsi, dit la concierge, vous croyez, comme nous maintenant, que quelque chose de pas catholique se promène dans cette affaire ?

Guy fit signe que oui

— Je crois, en effet que nous sommes en face d'une chose assez bizarre. Évidemment, tout ceci peut être un concours de circonstances, une coïncidence...

Rameau protesta.

– N’oubliez pas que nous avons établi une surveillance de vingt-quatre heures par jour sur notre homme.

– Oui, évidemment, mais...

Le groupe entier se confondit en protestations.

– Écoutez, dit la concierge, nous savons tout de même ce que nous faisons. Et je vous assure qu’il n’a pas été quitté des yeux.

– Célestin Champoux n’a pas mangé une bouchée depuis quinze jours, dit Roger Marcoux.

– Et il n’a rien acheté à l’épicerie, dit Albert Dubrûle.

Guy inclina la tête.

– Je sais, je sais... Mais je ne me mêlerais pas de la chose, si ce n’était un petit quelque chose qui me tracasse.

– Quoi ? dit la concierge.

– Ce jeune homme avec qui il est entré chez lui... Ce jeune homme qui, suivant votre rapport, n’est jamais ressorti de l’appartement...

Ils se regardèrent tous.

Il semblait bien qu'aucun d'eux n'avait pensé à ça.

Jacques Blanchet dit :

– Vous me faites penser qu'il n'est pas ressorti de l'appartement...

Et la concierge pâlit tout à coup.

– Écoutez donc, tous. Je pense à quelque chose... Quand je me suis introduit dans l'appartement de Champoux, c'était le lendemain, dans l'après-midi, et il n'y avait personne...

Un silence pesant régna dans l'arrière-magasin.

– Voilà, dit Guy. Le mystère tourne beaucoup plus autour de ce jeune homme qui entre et ne sort pas...

Ils approuvèrent tous.

– Le reste n'est qu'accessoire.

– Oui.

Guy soupira profondément.

– Il nous reste à mettre à jour, tirer au clair cette affaire. Si nous réussissons...

– Nous avons donc eu une bonne idée, dit Rameau, en surveillant ce type ?

– C'est probable, oui, bien probable.

– Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

– Vous allez tous m'attendre ici. Il est deux heures de l'après-midi, je reviendrai à quatre heures.

– Où allez-vous ?

– Vérifier quelque chose...

### III

Guy se hâta vers les quartiers-généraux.

Il trouva Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides placidement assis à son pupitre.

– Les affaires sont bonnes ? demanda Guy.

– La farce est macabre, admets-le ! dit Belœil.

– C'est une façon de parler. Autrement, je te demanderais la chose d'une bien différente façon... si je savais que ça te ferait plus plaisir.

– Ne me souhaite pas du travail, j'en ai eu assez ces derniers temps, et même si j'ai un répit passager...

– Non, je ne t'en souhaite pas. Mais tu sais comme moi que ton travail arrive quand il arrive...

– Oui, évidemment. Qu'est-ce que je puis faire pour toi ?

La bonne coopération qu'avait toujours montrée Guy Verchères à l'endroit de la police depuis sa conversion lui avait gagné des amitiés.

Celle de Belœil lui était toute acquise.

— Ce que tu peux faire pour moi ? Une chose bien simple. Je pourrais la faire moi-même, mais ça n'irait certainement pas aussi vite que si tu t'en occupes.

— Ah ?

— Je voudrais des renseignements du Bureau des gens disparus...

— Les disparitions ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je veux savoir s'ils ont un rapport sur un jeune homme, vingt ans environ, qui serait disparu depuis une semaine à peu près... Disons entre aujourd'hui et deux semaines passées.

— Bon. Pas de signalement ?

— Malheureusement non. J'ai oublié de le prendre en partant. Mais je ne crois pas qu'il

puisse y avoir tant de jeunes hommes disparus que le choix soit considérable à faire.

— Je ne crois pas non plus.

Belœil se leva.

— Je vais quérir ce que tu veux savoir et je reviens tout de suite.

— Bon.

Guy attendit une quinzaine de minutes.

Puis Belœil revint.

— Voilà, dit-il, tout ce que j'ai pu ramasser dans les livres de rapports.

— C'est à date ?

— Oui.

On ne signalait que trois disparitions d'hommes assez jeunes.

Guy Verchères mit les rapports dans sa poche, et se leva pour partir.

— Une minute, dit Belœil, tu vas me dire pourquoi tu voulais savoir ça.

— C'est toute une histoire, je suis pressé, et je

te raconterai si je puis la démêler un peu. Dans le moment, elle est trop nébuleuse, trop vague, pour que je puisse te donner plus de détails.

– Un meurtre ?

Guy fit un geste d'ignorance, avec les épaules.

– Je ne sais pas. Ça se peut...

– Mais quoi, enfin, donne-moi quelques précisions, donne-moi une idée de ton affaire... !

– Je ne peux pas. Plus tard, peut-être aujourd'hui, peut-être demain... je ne sais pas...

– À ton goût.

Belœil semblait vexé.

Verchères le regarda en souriant.

– Pauvre Théo, tu te fais de la bile pour rien. Quand je te dis que je ne le sais pas... c'est vrai. Mais je puis te dire ceci. Ça concerne un homme grand et fort qui ne mange jamais, et un jeune homme entré dans un appartement, et qui n'en est pas ressorti...

– Veux-tu rire de moi ?

– Pas du tout. Je te dis ce qui en est.

– Et c'est tout ce que tu sais ?

– Oui.

– Mais c'est complètement idiot... un homme qui ne mange... tu veux te payer ma tête, voilà !

– Pas du tout. Je n'ai jamais été aussi sérieux...

Et Guy ajouta, la bouche soudain triste...

– Ni aussi inquiet, Belœil... Ce que je prévois est horrible, bien horrible. Et j'aimerais bien mieux ne m'être jamais engagé dans cette affaire...

– Mais, tu peux en sortir...

– Voyons, Belœil, tu dis ça sans rire, toi ?

– C'est vrai. La justice doit suivre son cours...

– Exactement.

Verchères partit, et alla rejoindre les gens qui l'attendaient à l'épicerie Rameau.

Il plaça les rapports sur la table, tira une chaise, et s'installa.

– Approchez-vous, dit-il aux gens, voici le nouveau que j'ai.... si c'est du nouveau.

Ensemble, ils prirent connaissance des rapports devant eux.

Trois disparitions.

« Jeune homme, vingt-deux ans, du nom d'André Biencourt. Brun, cheveux noirs, porte un complet bleu marine. Il souffre d'une infection à la bouche, et par conséquent ne peut parler. Il a un épais pansement sur le visage. On croit qu'il s'est enfui de chez lui alors qu'il souffrait de délire causé par sa maladie. »

— Ce n'est pas lui, dit Roger Marcoux.

Guy lut le deuxième rapport.

« Jeune homme, seize ans. Boite légèrement jambe gauche. Cheveux roux, boutons dans le visage. Porte un pantalon gris et un chandail bleu marine. Il est tout probablement parti à bord d'un fret. »

— Non, dit Jacques Blanchet. Ce n'est pas lui. Pas de besoin de lire tout le rapport...

Guy mit le papier de côté et découvrit le troisième rapport. Celui-là était accompagné d'une photographie.

— Pas besoin d'aller plus loin, dit Marcoux, c'est lui.

Ceux qui avaient vu le jeune homme se penchèrent.

Ils eurent tous la même affirmation.

— C'est lui, aucune erreur. Guy lut le nom du disparu.

— Armand Laplante, vingt-deux ans, étudiant en droit.

Suivait une description du disparu, puis une description des vêtements qu'il portait.

Ensuite, l'adresse où rejoindre sa famille si on retrouvait le disparu.

— 1345 rue des Sorbiers, dit Guy... allons voir ces gens.

Il se leva.

— Vous vous rendez compte que nous venons de faire un pas. Maintenant, il s'agit de ne plus se tromper, et de marcher l'affaire intelligemment.

Il réfléchit quelques minutes.

— Voici comment nous allons procéder, dit-il.

Deux d'entre vous vont monter une garde étroite, une surveillance attentive de Célestin Champoux.

— Oui.

— Monsieur Marcoux et Jacques Blanchet seraient tout désignés, dit-il.

— Avec plaisir, dit Marcoux.

— Je ne demande pas mieux, dit Jacques Blanchet.

— Il ne faut pas le perdre de vue, quoiqu'il arrive, dit Guy. Et si le monsieur semble se douter qu'il est surveillé, continuez quand même. Nous n'en sommes plus à des précautions inutiles.

Il ajouta, s'adressant à tous les membres du groupe ;

— Il devient évident que nous faisons face à un drame. Nous ne connaissons ni l'étendue, ni la nature du drame... Mais nous savons qu'il existe. Il importe que Célestin Champoux, s'il ne l'a pas déjà fait, ne nous glisse pas entre les doigts.

— Non, évidemment, dit Rameau.

— Allez donc vous poster près de lui, dit Guy,  
et ne le perdez pas d'une semelle...

Il ajouta :

— Moi, je vais voir la famille Laplante, sur la  
rue des Sorbiers,.. Ils pourront peut-être éclaircir  
l'affaire un peu plus.

## IV

La maison des Laplante était presque luxueuse.

En style de chalet suisse, elle présentait, au premier coup d'œil, une apparence cossue et de bon ton.

Guy sonna à la porte enfouie sous le petit porche.

Une bonne vint ouvrir.

— Je voudrais parler à monsieur Laplante, le père.

— Veuillez entrer, monsieur.

Quelques secondes plus tard, dans la salon où Guy attendait patiemment,, le père du jeune disparu entrait.

Un homme assez âgé, au visage ravagé par l'inquiétude.

Guy se présenta.

— Je viens au sujet de votre fils Armand, dit-il.

— Ah ? Vous avez des nouvelles ! Vite, dites-les moi !

— Je ne viens pas exactement vous donner de nouvelles, dit Guy.

— Non ?

— Non. Ce sont des raisons tout à fait différentes, du moins pour le moment. Je voudrais vous poser quelques questions au sujet de votre fils.

— Voilà dix mille questions auxquelles je réponds, dit monsieur Laplante. La police sait tout ce qu'elle a à savoir, croyez-moi.

— Peut-être. Mais je vous assure que mes questions sont dans un autre ordre d'idées.

— Oui ?

— Oui. Dites-moi, est-ce que votre fils connaissait un nommé Célestin Champoux ?

Monsieur Laplante parut surpris.

— Champoux ?... Champoux ?... Je ne sais pas,

je ne crois pas. Évidemment, je ne connaissais pas tous les amis de mon fils...

– Vous ne lui avez jamais entendu prononcer ce nom ?

– Pas à ma connaissance.

– Et votre fils est disparu depuis six jours ?

– Oui.

– Pouvez-vous me raconter ce qui s'est passé la dernière fois que vous avez vu votre fils ?

– Rien de bien spécial. Il a quitté la maison, ce matin-là, comme d'habitude, pour se rendre à son cours de droit.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Vous ne vous êtes pas querellés ?

– Mais non.

– Et votre fils était de bonne humeur ?

– Absolument, oui.

– Avait-il de l'argent sur lui ?

– Quelques dollars, comme d'habitude. Une

dizaine de dollars, peut-être.

– Aucun bijou de prix ?

– Aucun. Une montre, mais sans grande valeur.

– Et il est parti comme ça, pour ne plus revenir ensuite ?

– Oui.

– Il est allé à son cours ?

– Le cours du matin, mais pas celui de la matinée.

– A-t-on retracé où il a dîné ?

– Oui. Il a dîné avec des copains, dans un petit restaurant non loin de l'Université.

– Pouvez-vous me dire le nom de ces copains ?

– Certainement. L'un d'eux se nomme Réal Langevin, et l'autre Robert Dussault.

– Leur adresse ?

Laplante dicta deux adresses à Guy.

– Bon, merci.

- À quoi riment ces questions ?
  - À retrouver votre fils, si c'est possible.
  - Mais la première, au sujet de ce Valentin Champoux...
  - Célestin Champoux...
  - Célestin, Valentin, peu importe... qu'est-ce qu'elle signifie, cette question ?
  - Monsieur Laplante, ayez confiance en moi. Je ne puis vous en dire plus long pour le moment... mais je vous raconterai tout dès que je le pourrai. Pour l'instant, c'est trop vague pour valoir la peine d'être dit.
- Laplante haussa les épaules.
- À votre goût, Verchères. Vous connaissez votre affaire...
  - Merci.
  - Mais vous me direz tout ce que vous pourrez, au plus tôt, n'est-ce pas ?
  - Certainement.
- Verchères quitta le père éploré, et se rendit à la première adresse donnée.

Mais le jeune n'y était pas.

— Il a des cours cet après-midi ? demanda Verchères.

— Non, répondit la mère du jeune homme, mais il n'est pas rentré.

À la deuxième adresse, il fut plus chanceux.

— Oui, un moment ! répondit-on quand il demanda à parler à Robert Dussault.

Quelques instants plus tard, un jeune étudiant entrait au petit salon où l'on avait fait passer Guy.

— Vous êtes Robert Dussault ?

— Oui.

— Étudiant en droit ?

— Oui, monsieur.

— Le compagnon et l'ami d'Armand Laplante ?

— Oui.

— Je suis Guy Verchères.

Les yeux de Dussault ouvrirent grands comme des soucoupes.

– Pas le grand Guy Verchères, le célèbre... !

Guy se mit à rire.

– Oui, oui, dit-il, c'est moi.

Robert Dussault n'en pouvait croire ses yeux.

– Vous allez répondre à quelques petites questions, dit Guy, et je vous en serai très reconnaissant.

– Certainement, allez-y.

– Vous avez dîné avec Armand Laplante, le jour de sa disparition ?

– Oui.

– Où ?

– Au restaurant Modern, une petite boîte où l'on mange bien.

– Maintenant, dit Guy, remarquez bien ma question, et faites attention à la réponse.

– Oui, monsieur.

– Pendant que vous étiez au restaurant, Armand Laplante a-t-il parlé à quelqu'un, un homme ?

– Non... c'est-à-dire, oui... Il y avait un grand type au fond du restaurant. Quand nous sommes entrés, il a salué Armand de loin, puis, entre le potage et l'entrée, Armand est allé lui dire quelques mots.

– Vous n'avez rien entendu de la conversation ?

– Non.

– Et d'après leurs gestes, avez-vous pu deviner quelque chose ?

– Pas grand-chose, en tout cas. Le type semblait expliquer quelque chose à Armand, et celui-ci faisait de grands signes que oui, de la tête.

– Et quand il est revenu à la table, qu'est-ce qu'il a dit ?

– Absolument rien.

– Et vous ne l'avez pas questionné ?

– Non. Je considérais que ça ne me regardait pas.

– Bon. Êtes-vous retournés ensemble au

cours ?

– Non. En sortant, Armand a prétexté des courses, et il est parti de son côté, nous du nôtre.

– Et le grand type ?

– Il était sorti depuis déjà quelques minutes.

– Il n'était pas dehors ?

– Non. Le trottoir était désert.

Guy hocha la tête.

– Nous nous approchons tranquillement du but. Grâce à votre témoignage.

– Merci beaucoup.

– Une autre chose. Vous n'avez rien remarqué d'anormal dans les habitudes d'Armand, dans les semaines ou les mois qui ont précédé sa disparition ?

– Non, rien. Depuis que je le connais....

Guy l'interrompit.

– Depuis quand le connaissez-vous ?

– Depuis deux ans.

– Et qu'est-ce que vous disiez ?

— Je disais que depuis que je le connais, il m'a toujours paru un garçon extrêmement nerveux et sensible. Il avait des hauts et des bas considérables.

— Ah ?

— Oui. Et il avait des tics nerveux, tellement il était de ce genre.

— Des colères subites ?

— Oui. À part ça, il pouvait passer dix minutes par heure à se frotter le dessous du nez avec ses deux premiers doigts de la main droite.

— Tiens ?

— Nous le remarquions, surtout les derniers temps, parce que c'était devenu un tic nerveux... et je crois que c'est ça qui le faisait bégayer.

— Ah, il bégayait, hein ?

— Oui, un peu. Il voulait parler trop vite...

Guy mit la main sur l'épaule du jeune Robert Dussault.

— Je vous remercie, mon cher. Vous ne sauriez croire quel inestimable service vous m'avez

rendu.

— Vous croyez que je... ?

— Je crois que vous nous avez donné le premier échelon de l'échelle. Avec ce que je sais maintenant, nous pouvons commencer à reconstruire toute une suite d'événements qui nous mèneront, je crois, à la solution du mystère.

— Mais... quel mystère ?... Voulez-vous dire qu'Armand... ?

Guy fit non de la tête.

— Je n'ai rien voulu dire, monsieur Dussault. J'ai dit tout simplement que nous faisons face à un mystère, que nous pourrions peut-être éclaircir, avec ce que nous savons.

Robert Dussault était radieux.

Guy Vercnères quitta un homme heureux.

# V

À l'épicier Rameau, Jacques Blanchet attendait impatiemment Verchères.

— Comment, tu n'es pas en surveillance, toi ?

— Non. Il est à l'appartement, et Roger Marcoux surveille l'arrière, tandis que la concierge monte bonne garde à l'avant. J'ai décidé de venir me reposer ici quelques minutes.

— Bon.

— Avez-vous du nouveau, dit Rameau, au sujet du jeune homme ?

— Certainement. J'ai beaucoup de nouveau.

— Ah ?

— Je crois maintenant me douter pourquoi il est allé à cet appartement. Et je commence à comprendre plusieurs choses.

— Tiens, tiens.

– Dites-moi ? demanda Guy. Dans tous les détails que vous m'avez donnés concernant Célestin Champoux, vous en avez omis un.

– Lequel ?

– Son emploi, ses moyens de gagner sa vie...

– Apparemment aucun.

– Ah ?

– Oui, il ne fait rien... du moins, il ne travaille pas pour une entreprise, il ne tient pas commerce, il n'a pas d'heures régulières.

Guy tira de sa poche la liste de surveillance qu'on lui avait remise le même matin.

Il l'examina de la première heure à la dernière.

Il souligna quelques items avec son crayon.

– Voilà, dit-il. Je crois que nous tenons le premier jalon, comme je disais tout à l'heure à un jeune homme qui m'a fourni de très précieux renseignements...

– Ah, et qui est-ce ?

– Un ami d'Armand Laplante.

– Celui qui est entré chez Champoux ?

– Oui. Et voici ce qui découle de tout ça. J'ai la ferme impression qu'Armand Laplante s'adonnait à la drogue, que Célestin Champoux lui fournissait la cocaïne, et que d'ailleurs, c'est l'occupation de Champoux, vendeur de drogues.

Rameau était éberlué.

– Je l'avais bien dit, déclara-t-il, que si vous entrez dans cette affaire, vous auriez tôt fait de la régler une fois pour toutes.

– Je fais mon possible.

– Nous en avons assez maintenant pour faire arrêter Champoux...

– Un instant, interrompit Guy Verchères en riant, un instant. Ça ne se fait pas si facilement que ça, ni aussi vite. Songez à la preuve légale. Une preuve légale ne s'obtient pas seulement sur des présomptions. Jusqu'ici, ce sont présomptions, sans plus... Nous ne savons même pas comment prouver les occupations de Champoux...

– Il n'y aurait qu'un moyen, dit Rameau, et ce

serait d'entrer dans l'appartement de Champoux.

— Oui, dit Guy. C'est le seul moyen d'avoir une preuve rapide. Évidemment, si nous continuons à espionner Rameau, nous pouvons faire une preuve de vente de drogues contre lui.

— Mais si nous entrons chez lui ? dit Rameau.

— Naturellement, ce sera plus rapide. Nous pouvons prouver possession de drogues.

— Oui...

Ce fut ainsi décidé.

— Nous entrerons dès que l'occasion se présentera, dit Guy :

— Ça marche, acquiesça Rameau. Et je vais avec vous.

Jacques Blanchet n'avait encore rien dit.

Soudain il interpecta.

— Vous semblez tous oublier la raison principale de notre intérêt dans Célestin Champoux, le fait qu'il ne mange apparemment pas.

Guy frissonna.

— Jacques, nous ne l'oublions pas. Moi, du moins, je ne l'oublie pas du tout. En fait, je voudrais pouvoir l'oublier...

Rameau regarda étrangement Guy Verchères.

— Oui, et je crois que je comprends ce que vous voulez dire, monsieur Verchères... Et si c'est comme ça, moi aussi je voudrais bien pouvoir l'oublier.

À ce moment, Madame Labrosse, la concierge, entra dans l'épicerie.

— Il est parti, dit-elle.

— Ah ? Et Marcoux le suit ? demanda Rameau.

— Oui. Je viens me reposer quelques minutes... Je vous dis que c'est fatiguant de monter la garde comme ça.

— Comment est-il parti, demanda Guy, à pied ou en voiture ?

— À pied.

Guy regarda sa montre.

Elle marquait cinq heures trente de l'après-midi.

– Nous aurions peut-être le temps...

Mais la concierge l'interrompit.

– Il sort presque tous les jours à cette heure-là, et ça n'est jamais pour bien longtemps. Il revient vers six heures, et parfois il sort le soir, vers sept heures et trente.

– Bon.

– Je ne sais pas ce que vous avez dans l'idée, continua-t-elle, mais je vous le dis tel que c'est.

– C'est pour entrer dans son appartement, dit Guy. Vous avez une clé ?

Rameau se mit à rire.

– Vous, monsieur Verchères, vous avez besoin d'une clé ?

Guy sourit.

– Même moi. Si je n'avais cure de briser la serrure, ou de laisser des traces de mon entrée, je n'emploierais pas de clé. Un petit ruban d'acier suffit. Mais dans l'occurrence...

La concierge approuva.

– C'est toujours mieux d'entrer sans laisser de

traces. J'ai une clé, moi.

Elle la tendit à Guy.

— Voilà.

— Bon, avec cette clé, nous allons faire des merveilles. Madame Labrosse, retournez à votre poste de guet, Jacques Blanchet va vous accompagner. Dès qu'il sera revenu, et reparti, avertissez-nous, avertissez monsieur Rameau, ici, qui me le fera dire. Je serai chez moi.

Il partit pour sortir, puis, dans la porte, il se retourna.

— Vous seriez mieux d'avertir tout le groupe d'être aux aguets. Il vaudrait mieux que tout le monde surveille Champoux, pendant que monsieur Rameau et moi irons faire une petite excursion dans ses appartements. Ainsi, on pourra nous avertir s'il venait, par hasard.

Chacun approuva.

— Je m'en vais souper chez moi. Vous pourrez me rejoindre là, Rameau.

— Oui, monsieur Verchères.

Et Guy s'en fut chez lui.

En arrivant, il téléphona à Belœil, puis il se prépara un souper hâtif.

## VI

Verchères était à finir de laver les quelques plats salis qui étaient sur l'armoire quand le téléphone sonna.

— Il est parti, dit Rameau. La concierge vient de me téléphoner qu'il est parti.

— Bon, je vous rejoins en face de son appartement, dans cinq minutes.

— Entendu,

Cinq minutes plus tard, Rameau se joignait à Verchères.

— Vous avez toujours la clé, monsieur Verchères ?

— Oui.

— Allons-y.

Ils montèrent aussi vite que possible jusqu'au troisième étage, où Champoux avait son

appartement.

— Magnifique, dit Verchères, la porte est dans un recoin, nous pouvons entrer sans être vus.

Il plaça la clé dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Un grand appartement, illuminé par les seules lueurs entrant par les fenêtres, le confronta.

Ils entrèrent, et repoussèrent la porte dans son huis.

— Nous y sommes, dit Verchères.

Il montra le salon.

— Fouillez cette pièce, moi, je vais dans ce bureau.

Les deux hommes se mirent à l'œuvre.

Verchères, dans le petit bureau, trouva un pupitre de style, une étagère à boisson, quelques chaises, un petit coffre-fort.

Dans le pupitre, rien de compromettant.

Des lettres, des papiers divers, comptes de fournisseurs, avis, annonces, lettres circulaires,

etc.

D'un tiroir à l'autre, la chasse fut vaine.

Des photos, des négatifs, des copies de revues marquées en rouge, et qui prouvaient, chez Champoux, une certaine culture.

L'étagère à boissons fut tout aussi mince en résultats. Mais le coffre-fort...

Guy Verchères appliqua tous ses souvenirs à ouvrir ce coffre-fort.

Avec une patience d'ange, des gestes de chat, il colla son oreille contre le métal, écoutant la chute des calibres.

Rameau, qui avait terminé sa fouille du salon, entra dans le bureau.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il.

— Shhhhhh ! dit-il.

Et il s'appliqua derechef à son travail.

Tout à coup, il poussa une exclamation triomphale.

La porte du coffre-fort s'ouvrait.

Et avec une hâte fébrile, il ouvrit la seconde porte.

Un spectacle étrange s'offrit à leurs yeux.

Trois boîtes, dans le coffre-fort.

Trois boîtes de simple carton.

Dans la première, il y avait toute une série de montres d'hommes. Environ huit.

Des montres de tout prix et conditions.

Dans la seconde boîte, il y avait des bijoux masculins ordinaires, bagues chevalières ou à diamant, épingle à cravate.

Guy, possédé d'une idée, les compta.

– Il y en a pour huit personnes, dit-il... environ huit de chaque sorte de bijoux... Moins, mais pas plus.

Il ouvrit la troisième boîte.

Elle contenait une poudre blanche onctueuse.

Il se mouilla le bout du doigt, et ramassa un peu de cette poudre.

– Pas d'erreur, dit-il, de la cocaïne.

Rameau, pâle, regardait Guy Verchères...

– Mais qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? dit-il... Ces montres, ces bagues, cette cocaïne...

Guy ne dit rien, mais il amena Rameau avec lui, dans la cuisine.

– Vous ne comprenez pas ce que ça signifie, dit-il, venez avec moi, et je vais vous montrer.

Dans la cuisine, il ouvrit le frigidaire.

Le spectacle qui s'offrit aux yeux de Rameau était concluant.

L'épicier baissa la tête.

Il était plus pâle que jamais.

– J'en ai assez... Je comprends tout, maintenant, dit-il. Je comprends absolument tout.

Ils entendirent ouvrir la porte d'avant.

Ils se figèrent dans une attitude de glace.

Mais une voix joviale les tira d'inquiétude immédiatement.

– Où es-tu, Guy, c'est Belœil !

Guy se frappa le front.

C'est bête, dit-il, je lui avais dit de venir me retrouver ici.

Ils allèrent au-devant du gros policier, qui était accompagné de quelques-uns de ses hommes.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Guy ? Pourquoi as-tu besoin de moi ?

En quelques mots, Guy le mit au courant de ce qui s'était passé au cours de la journée.

— Formidable, dit Belœil... Et c'est ta cause ?

— Oui. Ce n'est pas assez ?

— C'est beaucoup trop, dit le gros policier en frissonnant. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi horrible.

— Alors, on attend Champoux ici ?

— Oui.

La vigie commença.

Belœil avait disposé ses hommes dans différentes pièces de l'appartement.

Lorsque Champoux entrerait, deux hommes se glisseraient, sortant du bureau, vers la porte d'avant.

Cette issue serait fermée à Champoux.

D'autres apparaîtraient de toutes les portes donnant sur le hall.

Ainsi cerné, il choisirait probablement de se rendre sans trop de résistance.

Ils attendirent plus d'une heure.

Les hommes commençaient à s'impatienter, quand le téléphone sonna.

Guy alla répondre.

– Allo ?

– C'est Roger Champoux qui parle. Je suis au restaurant d'en face. Champoux monte chez lui.

– Merci, nous l'attendons ici. Il aura une fière réception.

Ils entendaient les pas lourds de l'homme qui montait, tranquille, confiant.

Puis, la clé dans la serrure.

La porte s'ouvrait.

Champoux referma la porte sur lui, dans l'obscurité.

Il fit quelques pas, puis tout à coup, la lumière se fit.

Et alors Champoux vit qu'il n'était pas seul. Que dix révolvers étaient braqués sur lui.

Il se retourna, aux abois.

Mais deux colosses barraient la porte.

Alors Champoux haussa les épaules, jeta les mains en l'air, et dit, d'une voix calme :

— Je ne sais pas ce que vous me voulez, mais je ne puis rien contre vous tous.

Belœil s'avança, et le désarma.

Puis, Verchères lui fit signe.

— Fais garder toutes les issues par tes hommes, dit-il, nous allons causer avec monsieur Champoux dans le salon.

— Très bien.

Belœil transmit ses ordres, puis Verchères amena Champoux, Belœil et Rameau dans le salon.

— Je suis Guy Verchères, monsieur Champoux, est-ce que le nom vous dit quelque chose ?

Champoux hocha la tête.

— Certainement. Vous êtes une figure internationale.

— Et voici Théo Belœil, de l'escouade des homicides.

Champoux eut un léger haut-le-corps en entendant prononcer le mot homicide.

— Oui ? Et que signifie votre intrusion à tous, dans mon appartement, ce soir ?

— Nous vous expliquerons ça en temps et lieux. Je dois vous présenter le troisième acteur de notre petite troupe, monsieur Théodule Rameau, épicier. Le premier qui a remarqué certaines choses étranges, ici...

— Ah ?

— Oui.

— Quelles choses étranges ?

— Nous allons voir dans quelques instants. Pour le moment, procédons par ordre. Vous êtes bien monsieur Célestin Champoux ?

— Oui, oui.

– Quelle est votre occupation ?  
– Je suis rentier.  
– Vous êtes bien certain de ça ?  
– Mais évidemment.  
– Vous ne connaissez rien au trafic des drogues ?

Champoux se mit à rire.

– Mais... non, naturellement. Que voulez-vous dire ?  
– Vous êtes certain que vous ne vous occupez pas à trafiquer de la drogue ?  
– Mais vous êtes fou, ma parole, complètement fou... !  
– Alors, puisque vous ne vous occupez pas de ce trafic, comment se fait-il qu'il se trouve actuellement, dans votre coffre-fort, environ deux livres de cocaïne pure ?

Champoux devint pâle.

– Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire...

— C'est un bluff, dit Verchères, et vous le savez aussi bien que moi. La cocaïne est là. Sa présence même est un grave délit. Et la quantité est considérable. Deux livres de cocaïne alimentent presque tous les drogués de Métropole durant un mois.

Champoux s'épongea le front.

— Soit, je gagne ma vie de cette façon. Maintenant, emmenez-moi, et n'en parlons plus. Je vous signerai une confession, s'il le faut.

Mais Verchères leva la main.

— Un instant. Vous en parlez à votre aise. Et je suis certain que vous ne demanderiez pas mieux, dans le moment, d'être amené au poste sans plus de façon... ou sans plus d'enquête...

— Je ne comprends pas...

— Je vais m'expliquer... Connaissez-vous un jeune homme du nom d'Armand Laplante ?

— Non.

— Ce nom vous est inconnu ?

— Oui.

- Vous en êtes certain ? !
- J'en suis certain./
- Il était un de vos clients.
- Pardon ?
- Je dis qu'Armand, selon des renseignements obtenu aujourd'hui, était un cocaïnomane. Il était votre client.
- Je ne connais pas ce monsieur.
- Il y a six jours, deux témoins, qui peuvent vous identifier, vous ont vu lui parler dans un restaurant qui s'appelle le Modern.
- Diable, vous êtes renseigné, vous !
- Vous trouvez ?
- Oui.
- Quand nous faisons une enquête, elle est complète...

La lèvre du bas de Célestin Champoux tremblait légèrement.

Verchères répéta, inexorable :

- Connaissiez-vous Armand Laplante ?

– Oui.

La voix de Champoux n'était qu'un souffle.

Il semblait avoir vieilli...

Verchères lança, dans le silence général qui avait accueilli la réponse de Champoux.

– Je pourrais vous poser sept autres questions exactement pareilles. Il n'y aurait que le nom de changé... Huit en tout, si nous comptons Laplante. Le connaissiez-vous ?

– Oui.

– Vous lui vendiez de la cocaïne ?

– Oui.

– Il était un client régulier ?

– Oui.

– Est-il déjà venu ici ?

– Oui.

– La dernière fois, quand était-ce ?

– La semaine dernière.

Verchères soupira.

– Je suppose, Célestin Champoux, que vous

vous savez démasqué, maintenant.

Champoux ne dit rien.

Il avait la tête basse.

— La semaine dernière, quand Armand Laplante est venu, à quelle heure est-il arrivé ?

— À six heures. Il est arrivé avec moi.

— Vous avez soupé ensemble ?

Champoux hésita une seconde.

— Euh... oui... oui.

Verchères eut une grimace de dégoût...

Il savait, lui...

— À quelle heure est reparti Laplante, quand il est venu ?

— Vers onze heures.

— Vous en êtes certain ?

— Oui.

Verchères se laissa tomber sur une chaise...

— Tout ceci est dégoûtant, dit-il, et je donnerais beaucoup pour être loin d'ici...

Il alluma une cigarette, en tendit une à Champoux...

– Fumez-la, c'est votre dernière cigarette fumée paisiblement. Car je vais maintenant procéder avec le reste de mes découvertes...

## VII

— Maintenant, dit Guy, j'ai une autre question à vous poser, mon cher Champoux.

Il se plaça devant l'homme.

— Est-il vrai, Champoux, qu'on ne vous voit jamais manger au restaurant, ou chez des amis, et que vous n'achetez aucune nourriture pour manger ici, chez vous ?

Ce fut un coup terrible chez le grand et gros homme.

Il devint rouge d'abord.

Rouge jusqu'aux oreilles.

Puis ensuite il blanchit.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il.

— Pas plus que ça. Est-il vrai qu'on ne vous voit jamais manger ?

Silence.

– Répondez ! crie Guy.

Silence encore.

– Que mangez-vous, Champoux ! crie Verchères d'une voix terrible...

Champoux murmura d'une voix blanche :

– Je ne... mange pas., je suis un régime...

– Et voilà deux semaines que vous êtes sous constante observation, et vous n'avez rien mangé ? Rien durant deux semaines ? Nous prenez-vous pour des fous ?

Il était visible de voir combien Champoux tremblait.

– C'en est assez ! crie Verchères. Nous en savons assez, et autant finir la comédie tout de suite. Champoux, où est Armand Laplante ?

– Je ne sais pas.

– Comment se fait-il que vous ne mangiez jamais... de la même façon que nous ?

– Je ne sais pas...

— Venez, tous, dit Verchères, et gardez bien cet homme, c'est l'être le plus dangereux et le plus dégoûtant que je connaisse...

Ils le suivirent.

Verchères enfila par le long corridor, et les mena à la cuisine.

Quand Champoux vit ce que Verchères se préparait à faire, il tendit le bras.

— Non ! cria-t-il.

Mais Verchères ne s'occupa pas de lui.

Il marcha vers le frigidaire.

Jeta la porte grande ouverte.

Au-dedans, la lumière s'ouvrit, et ce qu'elle éclaira provoqua chez tous ceux qui se tenaient autour de l'appareil une exclamation de dégoût.

— Oui, dit Verchères, vous avez raison.

Il referma la porte.

— Ce que vous venez de voir là, ce sont les restes mortels d'Armand Laplante. C'est sa chair.

Il se tourna lentement vers Champoux.

— J'ai souvent vu des hommes dégoûtants, bas, ignobles, dit-il, mais je n'en ai jamais rencontré comme vous.

Champoux, apeuré, s'était blotti contre le mur.

Le colosse était maté. Il semblait un enfant devant la terrible colère de Guy.

— Je devrais vous tuer, comme un chien, sans procès, sans pardon...

— Non, ne me tuez pas ! cria l'homme.

Guy le fixa des yeux, mais il parlait à ceux autour de lui.

— Cet être ignoble, dit-il, a drogué Laplante, et il l'a amené ici. Puis il l'a tué et dépecé, et il se nourrit de chair humaine depuis ce temps... Voilà au juste combien d'années qu'il se nourrit ainsi, nous ne le saurons jamais.

Il tira son revolver.

— Vous avez une dernière chance d'avouer Champoux, et de nous éviter encore plus de recherches pour faire la preuve.

Il pointa son arme vers le lâche assassin,

mangeur de chair humaine.

— Je puis vous tuer, dit-il, et je ne récolterai probablement que quelques mois de prison pour homicide justifiable. Jamais un homme n'a aussi froidement mérité la mort que vous.

— Ne me tuez pas ! cria de nouveau Champoux.

— Avouez vos crimes... !

— Oui, je vais avouer, mais épargnez-moi...

— Ce n'est qu'un délai, dit Verchères... Le bourreau vous aura bien un jour.

## VIII

— Voilà, dit Belœil, le lendemain. Si j'avais pu prévoir que les renseignements que tu venais de me demander ce jour-là auraient un tel dénouement... !

— Qu'est-ce que tu aurais fait ?

Belœil sourit...

— Je ne sais pas... rien probablement...

Verchères soupira.

— N'empêche que nous avons mis la main, cette fois-là, sur une bien sale affaire.

— Oui.

— Et grâce à de la curiosité de voisins écornifleux.

— Oui ?

— Certainement. Si ces gens avaient été habitués à se mêler de leurs affaires, nous ne

tiendrions pas Champoux aujourd’hui.

– Mais qu'est-ce qui t'a fait deviner cette question du cannibalisme de Champoux ?

– C'était pourtant bien simple. L'homme ne mangeait pas, et déjà on pouvait retracer huit jeunes gens chez lui... des jeunes gens qui ne sortaient jamais de la...

– Oui, c'était simple en effet.

– Que conclure, sinon cette horreur ?

– Une horreur, une véritable horreur !

– J'ai conclu, et je ne me trompais pas...

– Mais le reste, comment en arriver là, pour la cocaïne, par exemple ?

– Je te dis que tout ceci appartient à la pure déduction.

– Oui.

– Explique-moi ton raisonnement.

– J'avais obtenu le renseignement qu'Armand Laplante avait l'air nerveux, très nerveux, depuis quelque temps, et que parfois il se prenait à bégayer.

- Oui ?
- Oui. Et il avait le tic de se frotter le dessous du nez.
- Tiens ?
- Tout ceci pointait vers la drogue.
- Et ensuite ?
- Son camarade, qui avait dîné avec lui le jour de la disparition m'a dit qu'il, Armand Laplante, avait causé quelques instants avec un type au restaurant.
- Il l'a décrit ?
- Oui. Et c'était le portrait même de notre ami Champoux...
- Ton ami, Guy, pas le mien.
- Bon, mon ami, alors... Je me suis demandé s'il n'était pas un trafiquant de drogues.
- C'était logique, en effet.
- Les surveillants, mes amis qui épiaient Champoux depuis si longtemps ont confirmé mon opinion.

– Oui ?

– Oui, en me disant que Champoux ne travaillait nulle part, et ne semblait avoir aucun moyen honnête de gagner sa vie.

– Et l'affaire se terminait là ?

– À peu près. Restait à entrer chez Champoux. J'y ai trouvé de la cocaïne, et les restes de Laplante dans le frigidaire. Tu sais le reste.

– Oui.

– Et, maintenant, reste à savoir ce qui arrivera à Célestin Champoux, le mangeur de chair humaine.

Ce qui arriva fut unique dans les annales de la justice canadienne.

Le juge, quand le jury rendit un verdict unanime de culpabilité au tout premier degré, avec recommandation d'une punition spéciale, s'adressa en ces termes à Champoux :

« Vous êtes le plus horrible de tous les criminels que j'ai connus jusqu'à date. La loi considère que la mort, la pendaison est le pire châtiment. Pour ma part, je crois que non. La

mort est une punition rapide. On ne meurt que dans le moment. Vous, vous mourrez, à petit feu, je vous le dis. Et cette punition, vous l'avez plus que méritée. Vous mériteriez d'être dévorée vivant par des animaux féroces... »

Un murmure d'approbation parcourut la salle.

« Pour appliquer à votre cas une punition en rapport avec sa gravité, je vous condamne au pénitencier à vie, sans espoir d'être relâché sur parole. Et vous recevrez, chaque année de votre vivant, vingt coups de chats à neuf queues. Que Dieu ait pitié de vous... »

La punition était terrible.

Le pénitencier...

Le fouet...

Jamais d'espoir d'en sortir.

C'était bien le sort convenant le mieux à cet être ignoble qu'était Célestin Champoux, le mangeur de chair humaine.



Cet ouvrage est le 578<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.